

Directrice-Fondatrice : YVONNE SARCEY

CONFERENCIA

JOURNAL
DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

23^e
ANNÉE

—
1928-1929



M. Jean Charcot

N^o 8

5 AVRIL

1929

SOMMAIRE

Le Miracle Grec : Hélène la Divine

Conférence de M^{lle} **HÉLÈNE VACARESKO**

Poèmes de Leconte de Lisle et d'Hélène Vacaresco

Autour du Moi et du Monde : A la Recherche du

« Latham-47 »

Conférence de **M. JEAN CHARCOT**
de l'Institut

Musique : La Musique au Japon

Conférence de M^{me} **KIKOU YAMATA**

Autour du Répertoire Grec : « Prométhée »

Scènes commentées par **M. JULES TRUFFIER**

Illustrations, Portraits, Autographes

Le N^o 1 Franc 50

Tous droits
réservés

Abonnement aux 24 N^{os} de l'Année Scolaire
paraissant le 5 et le 20 de chaque mois
30 Francs. — Chèque postal : 330-40
Étranger : 40 et 50 fr., selon les pays

5, Rue La-Bruyère
PARIS-9^e

CONFERENCIA

23^e Année
N^o 8

Directrice-Fondatrice
YVONNE SARCEY

5 Avril
1929

LITTÉRATURE ANTIQUE

Le Miracle Grec

Hélène la Divine

CONFÉRENCE DE

M^{lle} HÉLÈNE VACARESCO

avec l'éminent concours de M^{me} JEANNE DÉLVAIR
et de M. MAURICÉ DONNEAUD, de la Comédie-Française

faite le 15 janvier 1929

MESDAMES, MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

SI VOUS LE PERMETTEZ, je vous emmène, ou, pour mieux dire, je vous emporte aux cimes du passé, dans la clarté première dont, sœurs cadettes des mythes, les légendes se sont tissées. L'air vif des pentes, le prestige des hauteurs seront nos compagnons dans ce délire de la distance qui pose la transparence de son voile entre les âges évanouis et nous. Le souffle des temps primitifs fouettera, pendant quelques moments nos tempes et déferlera sur nous avec l'harmonie fruste et radieuse que figure cette Hellade vers laquelle nous nous dirigeons.

Le climat où nous entrons retentit de voix puissantes. Le prodige de la force et de la beauté le possède. Les humains qui l'habitent sont à la taille des dieux. Leur verbe tient sa vertu de celui qui du sein du Chaos tira le monde. Il dresse sur le ciel la forme des visions définitives que leurs allures surnaturelles dessinent à jamais dans la mémoire. Elles ne descendent parmi nous, ces visions, que pour nous apporter l'ivresse qui les anime et ne s'associent à nos rêves que par l'exaltation. Ce sont créatures d'une création supérieure à la nôtre.

Venez ! venez ! dirigeons-nous vers elles. Mais, hélas ! la foudre et les éclairs les entourent et les défendent contre nous. Figurons-nous

alors que, dans la splendeur des sommets qui sont leur empire, nous nous arrêtons tout à coup et tenions sur nos genoux un de ces beaux vases antiques où palpitent en reliefs rudes les combats des héros et les amours des dieux. Dans l'argile, dans le marbre, des groupes sont là, gonflés de sève et de vie : sirènes, centaures, nymphes, rois aux torsos robustes, divinités alanguies ou agissantes, se pressent aux flancs des cratères révélateurs. Voici Diane ; plus loin Junon anxieuse et irritée. Ici dansent des bacchantes ; là, les Muses ; Minerve contemple en souriant le creux de son bouclier. La frise tourne et s'émeut à la chaleur de nos doigts et de nos yeux.

Des guerriers dévalent les pentes d'un ravin ; des nefs éperonnées partent. Est-ce vers Argos ? Et cette foule armée, où se rue-t-elle avec tant d'ardeur ? Pourquoi ce fracas, cette rage ? Ne reconnaissez-vous point parmi ces visages le fin profil d'Ulysse astucieux, le casque d'Ajax, Achille dont la carrure immense encombre ? Quel est le but que désigne d'une main menaçante, ce roi Agamemnon à coup sûr ? Qui donc est cette femme devant laquelle s'inclinent, en l'exaltant, un groupe de nobles vieillards ? C'est Hélène. Et ces vieillards, ce sont ceux de la tour des portes de Scées, qui jugèrent la fille de Zeus et de Lédà belle au point de justifier les sacrifices et les désastres suscités par elle.

Hélène est née d'une fable. Un jour, du haut des nuées, Jupiter, sous la forme d'un cygne, se laissa choir dans l'onde où se baignait Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte. Ce fut le coup de foudre classique et, de plus, asséné par le maître de la foudre lui-même. Alors... De cette baignade, de cette fulgurante apparition du cygne dans l'éther, naquirent Hélène et Clytemnestre, et Castor et Pollux.

Hélène grandit à la cour de Tyndare et, merveilleusement belle, devint l'objet de la convoitise de tous les princes grecs. Elle n'a pas encore « l'âge de Juliette », pas encore quinze ans, qu'elle est enlevée par le fameux Thésée, roi d'Athènes. Il a fondu sur elle, un jour qu'elle dansait nue devant l'autel de Diane. Thésée la joue aux dés avec son ami Pirithoüs qui l'a aidé à accomplir le rapt audacieux. Castor et Pollux livrent des combats sans nombre pour arracher leur sœur à Thésée. Ils y parviennent et la ramènent à Sparte.

Prise encore au vertige de sa rapide idylle avec Thésée, Hélène attend. Même avant de l'avoir vue, ses prétendants se la disputent ; des concours, des jeux d'athlètes sont, sur plusieurs points du pays, organisés en son honneur. Ce n'était pas en vain que, quelques moments avant sa naissance, un aigle avait, du haut du ciel, laissé tomber un glaive sur le dos d'un taureau. Hélène devenait l'orgueil de l'Hellade, le symbole entre tous de cette passion de la beauté dont se vantait et s'allumait si fort le peuple grec. (*Applaudissements.*)

En elle, dans l'harmonie heureuse de ses lignes, dans le cadre étroit et ravissant de son visage, vivait cette puissance qui devait plus tard mettre au front du Parthénon les Victoires aux bras purs. Donc, on ne sait comment, parmi le nombre insensé des prétendants qui se présentent, en choisir un qui plaira également à la divine et au roi Tyndare et à Léda, et aussi à ce Zeus redoutable qu'on devine fort charmé de cette fille issue de ses terrestres amours. C'est à Hélène elle-même que Tyndare confiera le soin de les tirer tous d'embaras.

Dans son palais, témoin des émois qu'y avait apportés le rapt d'Hélène par Thésée, les princes grecs sont rassemblés. Vêtus de vêtements magnifiques, l'air anxieux et hardi, ils attendent. La porte s'ouvre. Précédée par Léda, Hélène entre. Aphrodite elle-même n'a pas ce port incomparable, cette démarche languide et légère à la fois, ces joues diaphanes, cette bouche dont le moindre sourire émeut jusqu'aux moelles. Hélène, âme sereine comme le calme des flots, Hélène s'avance. Elle tient à la main une couronne d'or et, passant le long de la file des princes dont chacun, lorsqu'elle

le franchit, se sent défaillir, elle pose la guirlande d'amour sur le front de Ménélas. Si je l'osais, je dirais qu'elle le couronnera plus tard encore, mais d'une autre manière.



N'anticipons pas. Permettons à Hélène, désormais reine de Sparte, de goûter les calmes douceurs d'un hyménée auquel, du haut de l'Olympe, Zeus lui-même a paru consentir. Ménélas auprès d'elle, poursuit une existence royale et exalte l'heure où, échappé aux ombres qui planent sur la sinistre famille des Atrides dont il sort, il a pu succéder à Tyndare sur le trône de Lacédémone et unir ses jours à ceux d'une femme cent fois illustre.

Dans leur palais, la rumeur des travaux se mêle à celle des fêtes. Hélène est attentive aux rites menés en l'honneur des dieux. Elle orne de fleurs et de chants leurs autels. Assise au milieu de ses femmes, elle berce d'un fuseau agile les récits dont elles parent les longs après-midi consacrés aux travaux. Et l'on raconte les fastes des Immortels : comment Héra, jalouse, se venge de Sémélé que Zeus aima, et dont il fit la mère de Bacchus, et les regards que, la nuit, Diane laisse tomber sur Endymion endormi.

— O divine ! s'écrie l'une des vierges, qui, à genoux devant la reine, la regarde emplir sa quenouille, sais-tu qu'il est, sur le mont Ida, un berger, fils de roi, qu'Aphrodite protège ? C'est le plus beau des mortels. Le jour où elle le conçut, sa mère rêva qu'elle mettait au monde une torche enflammée. Les devins prédirent que l'enfant qu'elle portait serait un jour la cause de la ruine de sa patrie. Alors, il a été jeté tout nu dans la montagne où un berger le découvrit et l'adopta. Une ourse l'allaita. Il grandit plein de grâce et de noblesse.

— Et après ? demanda Hélène, tandis que, haletante, sa jeune poitrine se soulevait au souffle de la jeune fille. Et après ?

— Ecoutez, écoutez, ô mes sœurs ! On dit encore qu'un jour, au souper des dieux, cependant que, rose et timide, Hébé versait à son père magnifique l'ambrosie, la Discorde, furieuse de n'avoir pas été conviée au repas auguste, laissa tomber au centre de la table une pomme, avec ces mots : A la plus belle. Les déesses se regardèrent. Reine des cieux, Héra croyait avoir droit au fruit prestigieux. Minerve, de même, de par sa sagesse et sa puissance.

— Inclignons-nous devant Athéna et n'ayons garde de l'offenser, firent les femmes en chœur.

— Aphrodite, elle, ne parla pas, mais, d'un léger mouvement de son voile écarté, attira sur elle l'attention des dieux qui riaient de la joie

de la trouver si belle. Comme le litige semblait loin d'être résolu, on décida que ce berger, ce Pâris, si beau lui-même, serait l'arbitre choisi entre les trois immortelles parfaites.

— Et alors ? demanda Hélène qui, maintenant, avait laissé choir la quenouille sur son giron.

— Pâris, troublé, et voyant devant lui les déesses de lumière s'ériger dans l'éther, perdit un moment l'esprit. Minerve, s'il disposait de la pomme en sa faveur, lui promettait la sagesse, la possession de dons sans nombre et de l'unanime admiration ; Héra, la puissance, les royaumes de la terre et même l'immortalité ; Aphrodite, elle, n'eut qu'à se montrer riante et nue. Pâris vaincu, lui tendit l'objet de leur convoitise.

— Mais que lui promet Aphrodite ? (Le cœur d'Hélène battait à grands coups et elle ne savait pas pourquoi ses tremblantes mains cherchaient à se cacher aux plis brûlants de sa chlamyde.) Aphrodite doit, elle aussi, avoir fait à Pâris quelque tentante promesse.

— Oui, reine, répondit la jeune fille qui, à son tour, se sentit mystérieusement troublée. Aphrodite promet à Pâris de le faire aimer d'amour par la plus belle femme du monde.

Un lourd silence succéda à cette révélation. Hélène, avec un long frisson, saisit sa quenouille et les femmes assemblées n'entendirent bientôt plus retentir dans la haute demeure que le crissement des fuseaux accouplés. (*Applaudissements.*)



Bientôt, avec la nuit, des fantômes lugubres rôderont autour de ce palais où vit l'un des fils d'Égisthe. Les lois simples de la Grèce primitive prêtent leur rudesse aux descendants d'une race sinistrement prédestinée. Ici, les dieux se mêlent de près aux gestes des mortels. Tout est véhémence, élan sauvage, dans les passions qui animent les voûtes basses des demeures sur lesquelles s'enroule la fumée des sacrifices. Hélène est accoutumée aux surprises, aux violences. Thésée ne l'a-t-il pas, toute jeune encore, dressée à la course effroyable, au hasard qui la livra palpitante à deux amis également enfiévrés d'elle ? Ses frères Castor et Pollux vivent de ravages ; ils vont d'une terre grecque à l'autre perpétrer des exploits qui ressemblent à des crimes.

Lacédémone ! De toute la Grèce, Lacédémone est le lieu qui tient les femmes les plus belles et vers lequel vont les convoitises éperonnées. On entend souvent autour de ses murs élevés circuler quelque troupe haletante en quête de butin. La simplicité d'une civilisation

où la terre n'est pas encore tout à fait séparée des divinités géantes qui l'ont engendrée, permet ici aux femmes d'être touchées de très près par tous les risques. Les déesses elles-mêmes sont-elles à l'abri des ravisseurs ? Pourquoi une mortelle n'imiterait-elle point l'exemple d'Aphrodite éprise du jeune chasseur Adonis, ou de Diane qui poursuit Endymion, pâtre des vallées ? Aurore, la pure et fraîche Aurore, ne s'est-elle pas attachée à un éphèbe qu'elle



Pâris et Hélène.
Terre cuite de Tanagra.

(Photo Giraudon.)

doit voir périr alors que se continueront à l'infini les jours de l'amante désolée ? La matière et le rêve, la spiritualité et la chair ne se sont pas encore disjointes sous ce ciel où, revanche insigne de tant de brûlures, doit, un jour, éclore Platon.

« Une vie sans examen ne mérite pas d'être vécue. » (Platon. *Apologie de Socrate.*)

Une vie sans examen, telle ne sera plus celle d'Hélène.

Mais, la nuit étant près de couvrir les traces vermeilles que dessinèrent au ciel les roues du char enfui d'Apollon, la reine dit :

— O mes chères, je vais descendre dans le jardin cueillir des roses fraîches pour les porter moi-même au temple d'airain de Minerve. Je les mêlerai aux plis de ma chlamyde

d'or. Allez ! jouez ! dansez ! tandis que moi, la reine, j'accomplirai la besogne sacrée.

Seule dans le jardin et debout devant les rosiers, rouges de fleurs, Hélène un instant songe. Le calme du soir se brise contre des parfums. Elle entend la voix qui disait tout à l'heure : Un berger ! sur le mont Ida !

Elle sait que ce berger, rappelé auprès du roi son père, et prince de Troie, parcourt en ce moment l'Hellade qu'il éblouit. Messager de Priam, il arrive afin de recueillir l'héritage d'Hésione qu'Héraklès enleva. Où est-il à présent, et dans quel lieu promène-t-il l'impatience de voir surgir celle que lui a promise Aphrodite ?

— Reine, dit à côté d'elle une voix halestante, un étranger se présente aux portes du palais.

**Un jeune homme portant sur son épaule nue
La pourpre qui jadis de Phrygie est venue.
Des agrafes d'argent retiennent ses kménides ;
Sur son casque éclatant aux deux cônes splen-**

**Ruisselle en flots noigeux un crin étincelant
Et l'épée aux clous d'or est pendue à son flanc.**

— Quel est son nom ? s'enquiert la reine.

— Fils de Priam et d'Hécube, il se nomme Pâris.

— Ouvrez, ouvrez à deux battants les portes du palais hospitalier. Qu'à l'étranger royal l'accueil soit doux ; que les servantes s'empres- sent avec les amphores et les serviteurs avec les toiles fines et le vin. Et moi-même je vais...
(*Applaudissements.*)

Hélène reste seule. Avant de recevoir l'étranger, elle se recueille. Enfoui sous son manteau de neige, le Taygète, de très haut, regardait le jardin où se tenait toute frissonnante la reine. Le crépuscule allait envelopper le palais de Ménélas qui n'était pas rentré encore. Dans la cour, en plein air, on rôtiissait les grands quartiers de viande crue qui devaient servir au repas des princes et des serviteurs assis à la même table de pierre, et qui tout à l'heure s'assembleraient.

Hélène songeait. Tout à coup, et comme malgré elle, s'évoqua, dans ses artères, le souvenir précis, éperdu, de la course folle où l'emportait Thésée. Elle sentait sur ses flancs courir la brise parfumée du bois consacré à Diane. Là, devant l'autel de la déesse, elle dansait lorsque survint le ravisseur magnifique et cruel. Elle dansait, le front orné d'anémones, une branche de laurier à la main. Et soudain, Thésée écarte la foule pieuse qui rythme les cadences de la danse rituelle : il saisit la

jeune fille, la jette au travers de son coursier et les voilà partis : elle, palpitante de sentir contre sa peau nue la fièvre du cheval qui galope ; lui, les yeux baissés vers sa proie radieuse.

Quelle fuite ! Derrière eux sonnent les armes, les cris, la chevauchée des Dioscures. Castor et Pollux poursuivent celui qui osa leur prendre la sœur bien-aimée, orgueil du royal foyer. Les Dioscures animent d'effroyables anathèmes la hâte de leurs montures qu'ils aiguil- lonnent sans pitié. Mais Thésée, que son ami Pirithoüs serre de près, Thésée a plus d'une fois parcouru ainsi les forêts, les monts, les plaines de sa terre natale... Puis Hélène écoute les deux amis, Thésée et Pirithoüs, se disputer la vierge qu'ils viennent d'enlever. La sage mère de Thésée est là, déplorant toute l'affaire et jugeant que, de toutes les façons, malheur allait s'ensuivre. Lequel, de Thésée ou de Pirithoüs, aura Hélène ? Celle-ci croit encore entendre le bruit sec des cubes de marbre rou- lant sur les dalles et le rire triomphant de Thésée qui la prend, en riant, dans ses bras...

Ces visions s'évanouissent de même que le visage de Thésée enivrant. Quelque chose de rustique, de velu, de tendre, se penche sur elle. Hélène reconnaît la figure rude de son ami le centaure Chiron. Comme il venait, aux jours de sa prime adolescence, l'emporter sau- vagement par les bois et les cimes ! Mêlée à ses crins dorés, assoiffée de vitesse, Hélène sent la rapidité de la course soulever ses che- veux comme une poussière d'or. Les rochers s'abattent en scintillant, le panache des cas- cades s'ébranle et tombe. Maître des solitudes ardentes hantées des dieux, Chiron court ; Chiron, flèche échevelée, perce l'air qui siffle à leurs oreilles ravies ; Chiron, bête et dieu, cheval-homme, animal au cœur tristement humain ; Chiron qui enseigna à sa jeunesse brû- lante l'amour de la liberté, Chiron !

Hélène songe ainsi, effrayée un peu par cette volupté qui, d'une onde insinuante, envahit sa mémoire. Hélène se sent défaillir.

« Pourquoi, se demande la reine, pourquoi dois-je, en ce moment si pareil à tant d'autres, me rappeler que plus d'une fois on m'a dit que j'étais fille de Némésis, déesse terrible, et non de Lédé ? »

Et celui-ci, présenté d'abord à la sagesse des devins sous la forme d'une torche... Et ce ser- ment qu'il tient d'Aphrodite elle-même... Ils se sont vus. Sur eux le souffle des antiques fata- lités pèse ; ce souffle alourdit leur sommeil. Hélène prie... elle conjure les déesses austères de la préserver de ce feu qui l'étreint. Pâris.

lui, a décidé du sort de la fille de Zeus. De même que Thésée, il l'enlèvera. Et en plein jour, et tandis que, d'horreur, ses femmes se déchireront les cheveux et les vêtements. Sur le palais de Ménélas passent d'un vol lugubre les présages funestes et, en longues files, des corbeaux.

Mais, à l'aurore, une colombe troue de blancheur le ciel pourpré ! Les roses lui donnent leur âme toute. Pâris s'est éveillé d'un sommeil strié des plus vastes songes. Déjà, il a cru tenir Hélène entre ses bras. Elle, brisée, éperdue, cherche sa ceinture qu'elle noue et dénoue d'un doigt malhabile ; ses sandales contiennent avec peine son pied nerveux. Elle chante, elle pleure ; ses femmes ne la connaissent plus, ni son époux qui s'en va hors de la cité. L'hôte reste ; il doit dans quelques heures reprendre son voyage interrompu.

— Pars ! Pars ! lui dit doucement la reine, qui vient de le retrouver.

Il est rayonnant de surnaturelle beauté. Aphrodite travaille à le rendre semblable aux dieux.

— Pars ! lui murmure Hélène, et je me souviendrai longtemps de toi, fils de Priam, animateur rapide de mes jours voués au culte des lares et de mon époux. Pars, pour que je te regrette éternellement !

— Pourquoi des regrets ? O fille du cygne, ailée toi-même en tes désirs qui, malgré ton cœur, me veulent et me tiennent, fille de Zeus et de Lédà si faible, un jour, au sein des eaux, viens ! Je t'emmènerai au royaume de mon père, près de ma mère Hécube à la large ceinture et de mes sœurs dont la plus belle se nomme Laodicée et la plus triste Cassandre. Aphrodite m'a vu. Elle m'adore. Prends près de moi la place que t'enviera Aphrodite.

— Pars, soupire-t-elle ; mais apprends qu'en t'en allant, tu emportes la vie d'Hélène.

Elle souffre et se débat. Il est trop tard. Déjà, d'un bras hardi, Pâris l'enlace ; déjà il l'entraîne vers sa nef dont on aperçoit les mâts entre les feuillages. Les femmes n'ont pas encore vu fuir leur reine. Celle-ci, dans sa hâte, laisse choir une de ses sandales. Quand enfin les vierges nobles et les servantes du palais s'aperçoivent que Pâris et la reine sont en train de monter sur la nef d'amour, en foule, avec des clameurs qui n'espèrent plus la retenir, elles la suivent et se pressent, emportant, qui ses coffres, qui ses trésors épars, qui ses vêtements précieux, ses ceintures aux belles boucles, ses couronnes d'or et d'argent.

Allourdie par ce poids et celui de la presti-

gieuse aventure, la nef démarre. Les amants ne se quittent guère. L'immensité de leur amour se confondait avec l'immensité de la mer. Comme le jeune retcar des étoiles, leurs désirs sans cesse renaissants, brûlaient leurs veines de palpitations éblouies. Mais derrière la nef se traînaient le deuil, la ruine, le désastre. Les baisers de Pâris et d'Hélène semaient sur les eaux la cendre future et les larmes de Troie.



Lédà, la mère d'Hélène.

Jupiter se serait métamorphosé en cygne pour lui plaire.

D'après Gustave Moreau.

Sur le soupir heureux de leurs étreintes plaçaient les sanglots d'un peuple qui allait s'anéantir. C'est dans l'île de Cranaé que l'impétueux hymen improvisé les unit, Cranaé où, plus tard, s'élèvera un temple dédié à l'Amour. Écoutons à présent le chœur subtil auquel Euripide fit conter les malheurs de Troie :

« O toi qui vis sous les bosquets touffus et fais ton séjour du séjour des Muses, je t'invoque. O le plus mélodieux des oiseaux, rossignol dont la voix plaintive exhale de douloureux accents, viens t'associer à nos lamentations ; chante les souffrances de la malheureuse Hélène et le sort pitoyable que firent aux Troyennes les armes des Grecs, quand Pâris ce perfide séducteur, vint sur un vaisseau barbare, à travers les flots retentissants, et t'arra-

cha à Lacédémone, ô Hélène, sous les auspices de Vénus ; union fatale aux enfants de Priam. Que de Grecs percés de la lance, ou écrasés sous une grêle de pierres, ont péri misérablement, dont les épouses ont coupé leurs chevelures, dont les foyers sont demeurés sans maîtres... O Hélène, tu es fille de Léda et de Jupiter ; ton père, sous la forme d'un cygne, t'engendra dans le sein de Léda ; et pourtant la Grèce t'a réputée injuste, perfide, infidèle, impie. Insensés, vous tous qui acquérez un renom glorieux dans les combats, et en appelez follement à la lance guerrière pour terminer les malheureux différends des mortels. Si le sang répandu doit être l'arbitre de leurs querelles, la discorde ne cessera jamais de régner dans les cités des hommes. Elle a éclaté aussi au sein du royaume de Priam, lorsqu'on pouvait terminer par des paroles la querelle que tu avais suscitée, ô Hélène. Et maintenant les Troyens sont devenus la proie de Pluton, et la flamme, pareille à la foudre de Jupiter, a dévoré leurs remparts, mettant le comble aux infortunes d'Illion. »

A Troie où l'a menée Pâris, qui l'adore et qui pour elle a abandonné une épouse affligée, Hélène connaît très vite le sort réservé à l'étrangère. Jalouses de sa gloire et de son esprit, les filles de Priam ne l'aiment pas ; Hécube a peur des maux que, sous le toit de Priam, peut déchaîner l'adultère. Gênante et gênée, la fille de Zeus ne doit qu'aux privilèges de cette illustre naissance les vagues égards dont elle est entourée. Elle aime Pâris, mais le remords la brûle et la nostalgie aussi de cette Sparte où elle est née. Les dieux de là-bas lui sont familiers et chers, et les coutumes aussi. Pour elle, face aux Grecs, les Troyens paraîtront toujours des barbares. Elle ne les aime pas. Mais elle hait de même les autres, les siens, que du haut des remparts elle regarde entourer Troie de leurs armées tantôt lasses, tantôt impatientes.



Quelle vie ! Hécube, sa belle-mère, se lamente. Andromaque et Hector sont un couple si uni que leur seule vue constitue un reproche pour l'épouse infidèle. Cassandre prophétise contre elle : qu'elle la trouve sur un escalier, sous un portique ou dans la chambre qui rassemble princesses et servantes autour des métiers, Hélène l'entendra annoncer des catastrophes pires encore que celles dont, toutes, elles sont journellement meurtries. Et, le doigt braqué sur l'étrangère aux beaux yeux, Cassandre accuse, menace, tonitruue. De plus, nous verrons par les pleurs que lui fera répandre la mort d'Hector que ce dernier n'a pas été

sans trouver quelque charme à la femme de Pâris et à lui témoigner une admiration dont, sans aucun doute, Andromaque a dû plus d'une fois prendre ombrage.

D'autre part, Aphrodite la surveille. Dans l'Olympe, même désarroi qu'au camp des Grecs et de leurs ennemis. Plus un festin de famille là-haut sans querelles. La télégraphie sans fil — lisez : Iris — traverse l'espace, les avions — lisez : Mercure — sont en route, le téléphone — lisez : le tonnerre de Zeus, le grondement des monts et des vallées — par quoi les immortels envoient leurs messages aux hommes ne s'arrêtent pas d'intervenir. Junon a la jaunisse de rage ; Minerve laisse périr de faim sa chouette favorite ; Vénus manque ses rendez-vous avec Mars et a des revenez-y vers Vulcain, excellent fabricant d'armes.

Un tohu-bohu inouï règne entre ciel et terre, Castor et Pollux n'ont plus le loisir de s'occuper de leurs montures ; les chevaux du soleil sont mal soignés, car l'Aurore use ses doigts de rose à ouvrir des portes qui n'admettent plus que des disputes. Achille ne sort d'un accès de colère que pour entrer dans un autre : il crie, tempête, blasphème ; sa pauvre mère Thétis affole les Tritons à force de pleurer sur les caprices de son fils glorieux. Ajax a tout le temps les yeux désorbités à force de s'indigner. Ulysse fait des intrigues magnifiques et, de leur côté, les assiégeants vivent dans le trouble, l'alarme, la fureur, s'accusant entre eux. (*Vifs applaudissements.*)



Seule, au milieu du délire unanime, Hélène garde sa sérénité. Elle plane au-dessus des mêlées. Plus que femme, divine de par les dons qu'elle distribue et rien qu'en souriant, elle joue le rôle que les siècles lui assignèrent. On croit l'entendre dire :

— Que me font, à moi, ces querelles, ces tourbillons d'hommes et de dieux ? Je suis l'inaccessible, celle que le vœu d'un peuple unique entre les peuples a formée à force de prières. Ils ont sans cesse, ces Grecs qui me détestent, supplié Zeus l'immortel de se prouver à eux. Et je suis venue, rayon de l'immortalité, lumière suprême du ciel hellène. Je suis venue. Qu'elles se taisent, les clameurs des épouses et des vierges ; que se taisent ces rumeurs d'armes ! Je parle, moi, Hélène l'indestructible. Les murailles d'Illion tomberont comme des nuages au vent. Moi, je demeure.

Et on la voit, calme en son cœur et en sa pensée, décrire à Priam les qualités et la puissance des princes grecs qu'ils aperçoivent au loin. Celui-là, c'est Ajax ; celui-là encore,

Agamemnon; l'autre, Ulysse. Durant l'abominable tourmente, elle ne cesse de filer. Elle aime Pâris, oui, elle l'aime; mais, puisqu'il faut qu'une femme jeune et belle aime le courage, elle repousse Pâris lorsqu'il fuit le combat singulier où Ménélas et lui s'affrontent sous les yeux des armées.

On a invoqué les dieux. Ce combat pourrait mettre fin à la guerre. Si Pâris est vaincu, Hélène s'en retournera à Sparte avec son

étouffe; il rend l'âme. Mais Vénus, attentive, intervient, rompt la courroie du casque qui va rouler du côté des Grecs; alors, Ménélas, hors de lui et d'une force redoublée, se jette sur Pâris, l'atteint à nouveau, le serre d'une impétueuse étreinte. Pâris va mourir. Pâris est mort. Non; Pâris disparaît soudain, Vénus est là, elle l'a enveloppé d'un épais nuage et transporté dans la plus belle des chambres du palais que ce prince possédait à Troie.



Enlèvement d'Hélène par Pâris.
Tableau de Jules Romain.

(Photo Atinari.)

époux. Si, au contraire, Pâris met son rival hors de combat, Hélène restera à Troie avec tous ses trésors, et les Grecs, satisfaits, lèveront le siège. Douce perspective! Aussi une jubilation extrême règne-t-elle dans les rangs des assaillants et des assiégés. Quelle que soit l'issue de ce duel, le cauchemar sera fini.



Naturellement, on invoque les dieux, et surtout le grand Zeus. Les héros s'affrontent étincelants aux feux de splendides armures. Pâris porte sur sa tête une queue de cheval qui s'agite à chacun de ses mouvements. On vante sa beauté. Celle de Ménélas brille de même. Par deux fois celui-ci met en péril la vie de Pâris qu'Aphrodite protège. Une fureur bien compréhensible l'anime. Voyant que son épée, qui venait de porter au casque de Pâris un coup formidable, s'était rompue, il prend à bras le corps l'amant d'Hélène et risque de l'étrangler en serrant autour de son cou la courroie rude de ce même casque. Pâris

Ici se place l'épisode qui, une fois de plus, prouvera de quelle fatalité furent faites et menées à fin bonne ou mauvaise, les actions d'Hélène. Je ne sais, mesdames, messieurs, si vous éprouvez pour Aphrodite le respect que mérite cette déesse, fille de Jupiter et mère de l'Amour, déesse douce aux hommes, agréable aux femmes, et que l'Olympe saluait d'hymnes et d'acclamations. Mais il est des circonstances où, dépassant la mesure de ses devoirs ordinaires, la déesse embaumée, pour satisfaire ses caprices et son courroux, semble jouer un rôle véritablement déplorable. Comme toutes les Troyennes, Hélène a assisté au combat. Tranquille, attendant avec une douce gravité l'issue de ce litige dont elle était l'enjeu, elle se demandait s'il fallait plier bagage ou s'installer pour jusques à la fin de sa vie à Troie, auprès d'Hécube, de Priam et de tous les autres. Elle voit par deux fois Pâris serré de près par Ménélas. Elle admire la vaillance de son ex-époux, reconnaît que l'actuel est plutôt moins courageux et que l'affaire de la cour-

roie ne peut compter au nombre des exploits accomplis sous les murs de Troie ; elle voit enfin Pâris se dérober, au sein d'un nuage.

Là-dessus, elle reprend son éternel fuseau, puis s'assied au métier, se donne une contenance enfin.



Cependant que Vénus parfumait de baumes étourdissants Pâris couché sur un lit de repos et lui conseillait de se rafraîchir et d'attendre, Hélène, qui s'appêtait à retourner à son métier, voit auprès d'elle une vieille femme qu'elle connaissait et qui la questionne et lui recommande tout simplement de se rendre auprès de Pâris :

— Allez, divine Hélène, Pâris vous attend plein d'amour et d'impatience. Jamais vous ne l'avez vu si beau ni si paré.

A ces paroles, à un certain accent, Hélène s'aperçoit qu'elle n'a pas une vieille femme devant elle, mais Vénus en personne. Alors Hélène, furieuse, insulte la déesse :

— Que voulez-vous de moi ? dit-elle. Epousez donc vous-même ce Pâris que vous prônez si fort ; devenez son esclave. Est-ce au moment où Ménélas, sans doute, va me reprendre, que vous venez me parler de Pâris. J'ai vu ce héros : ah ! il n'était ni si beau ni si fier tout à l'heure. Ah ! pourquoi voulez-vous encore me tromper ?

Arrêtons-nous un moment pour donner raison à Hélène. Mais Vénus, implacable selon sa coutume déjà ancienne, menace Hélène des pires calamités. Elle suscitera contre elle et les Grecs et les Troyens ; elle fera naître sous ses pas des maux sans nombre. Effrayée, Hélène suit la déesse, tandis que se dispersent les autres femmes. Elle entre au palais de Pâris. Dès lors, la partie pour Ménélas et pour elle est perdue. Hélène, il est vrai, éclate en reproches, accuse Pâris de manquer d'honneur, le raille, l'insulte. Lui, fort calme, laisse à Vénus le soin de forcer Hélène à lui pardonner. Puis, de cette voix à laquelle la fille de Léda, hélas ! n'avait pas su résister, il lui rappelle le jour de leur première rencontre et leur union dans l'île de Cranaé et leurs mutuelles délices.

Hélène ne saura jamais lequel, de Ménélas ou de Pâris, elle aura le plus aimé. Cependant que la première épouse de Pâris, la douce nymphe Enone se meurt de la douleur de l'avoir perdu. Irritée, toujours en larmes, elle errait aux pentes du mont Ida, rappelant le temps où, près des sources, sous les feuillages, heureuse, elle promenait près de son époux les douceurs de leurs jeunes amours. Mais cette

femme avait surgi sur leurs destins, ou plutôt la terrible Aphrodite, fléau des hommes et des dieux. Et Enone criait vengeance.

Le peuple intense de l'épopée homérique continuait carnages et discours, les uns succédant aux autres avec une égale rapidité ; *L'Iliade* étant un véritable parlement guerrier. Dans ce tournoi d'héroïsme et d'éloquence à la fois, seule Hélène reste quasi muette. Silencieuse comme la volupté qui faiblit, elle exerce sur tous son pouvoir de mystère et de mort. Elle est celle pour qui des hommes illustres doivent périr, et des foyers s'éteindre, et des nefs connaître l'horreur de dormir dans la mer. Une pensée divine arrivée à son sommet blesse ceux qui en subissent l'éclat. Hélène exalte et offense tour à tour qui la contemple. (*Applaudissements.*)

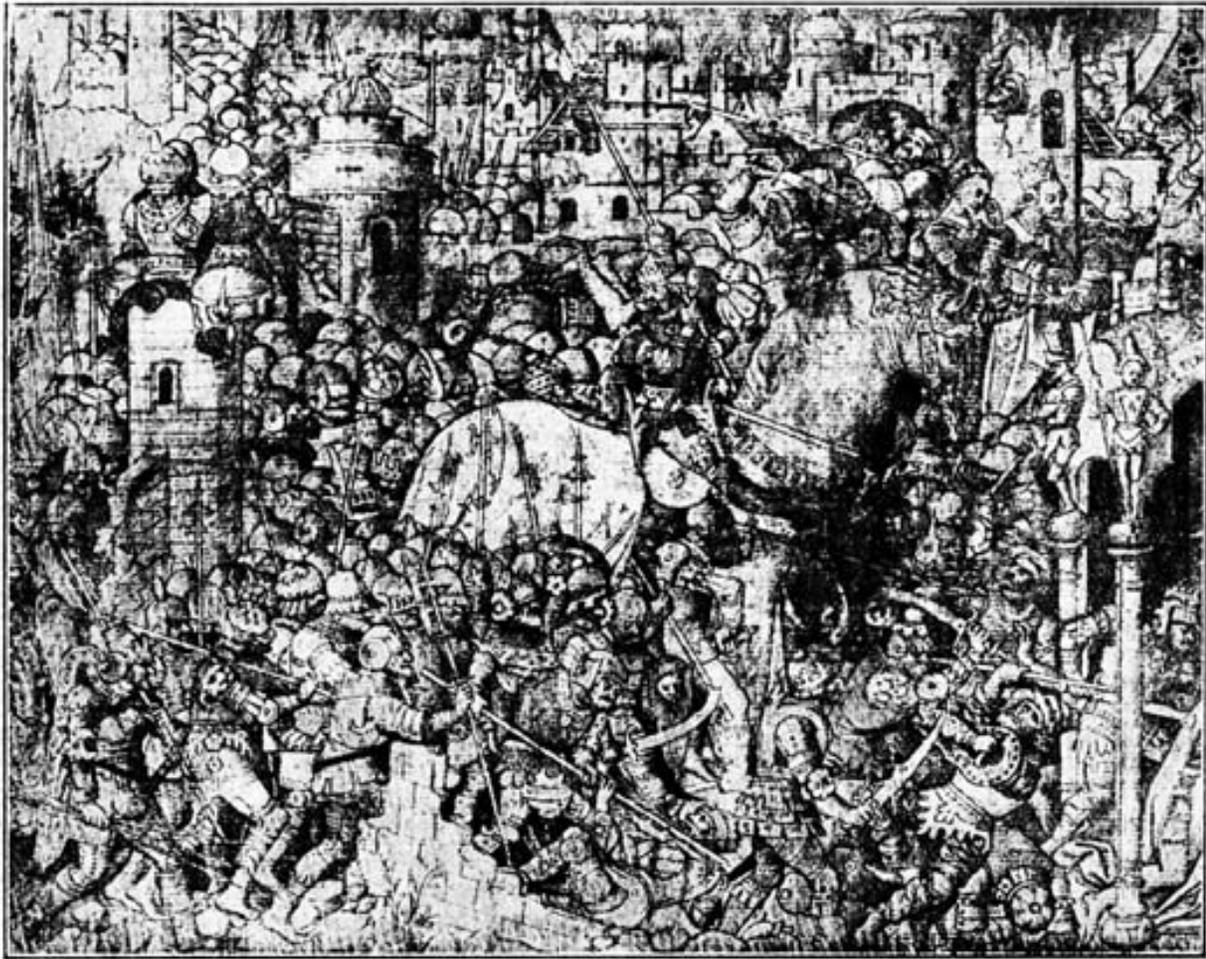


Qu'il est atroce le sillage de sang que trace autour de la ville le corps d'Hector, traîné sept fois derrière le char d'Achille ! Du haut de la tour, Andromaque hurle sa douleur. Achille épouvante les Grecs eux-mêmes par sa jeune et farouche cruauté. A ce demi-dieu inastiable rien ne suffit, ni femmes jetées en captives dans sa tente, ni armes étincelantes, ni les prières à son seuil des rois qui tentent de le tirer de ses éternelles colères. Le surnaturel et l'humain se le disputent. Son corps prodigieux a emprunté à celui du centaure, son maître, la rapidité et la force ; son visage brille comme le miroir de sa mère Thétis, reine des flots.

Que de carnages, que d'appétits éveillés qui ne s'endormiront plus ! Les chevaux, les chars, les boucliers battent d'une symphonie barbare l'air enflammé. Les hommes s'écroulent comme des murailles, et les murailles, sous les coups des assaillants, sont faibles comme un corps humain. Le tumulte fait loi, la haine joyeuse glapit à laquelle des scènes de brusque amour s'enlacent pour mourir soudain. Une buée de meurtre s'élève avec les brouillards du matin et ne s'éparpille point lorsque périssent ceux du soir. Des rires et des jeux strient d'exclamations formidables le camp des Grecs, et, chez les Troyens, on écoute, non sans terreur, résonner contre les nefs amarrées les poings durs d'Ajax, de Diomède, d'Ulysse. C'est une ripaille et de gloire, et de fureur, et de gaieté robuste. Pour Hélène, parfois, ceci a du charme qu'elle tente d'entendre en se penchant sur les remparts. Parfois encore, et comme à son insu, elle tend les bras vers la chaude théorie de ceux-là qui la détestent et la désirent. Leur ardeur monte vers elle. Pâris enfin venge l'ombre d'Hector, resté si longtemps

sans funérailles ; Pâris tue Achille ; il le blesse au talon, seule partie de son corps qui, n'ayant pas, comme tout le reste, été trempée dans le Styx, a pu se laisser pénétrer d'une flèche fatale... Plus tard, Pâris périt, blessé, lui aussi, par une flèche empoisonnée que lui lance Diomède. Mourant, il retourne vers le mont

tentes dressées, les mouvements des hommes. C'est ainsi que l'a surprise, une nuit, Deiphobos, frère de Pâris. Il la prend dans ses bras. Elle résiste, mais Deiphobos lui montre ses vêtements sanglants. Il vient de la disputer à son frère Hélénius. Ils se sont battus à grands coups d'épée et de lance pour savoir lequel



La Prise de Troie.

Dessin. Ecole française fin xv^e siècle.

(Musée du Louvre.)

(Photo Archives Photographiques.)

Ida. Là, peut-être, viendra le visiter et le guérir la déesse à laquelle, jadis, il a, dans ces lieux mêmes, accordé une si douce victoire. Mais non ; Vénus se détache de son berger. Enone seule est là qui pourrait le sauver, sans doute. Enone, insensible, lui reproche le long adultère, Héléne qu'elle abhorre. Et l'infidèle s'éteint entre les bras de l'épouse qui ne pardonne pas.

Blanche et splendide, Héléne reste dans Troie encerclée. Elle a pris cette habitude de s'en aller, la nuit, guetter le camp des Grecs. Elle s'assied sur une des marches du large escalier qui borde les remparts et, de là, à l'infini, elle contemple les feux du camp, les

des deux la devait posséder. Deiphobos est le vainqueur.

Héléne se souvient de Thésée et de Pirithoüs. Elle respire sa claire jeunesse, l'odeur de sang qui, pour elle, se sera toujours unie à celle des amoureux parfums. Hécube juge qu'Héléne se doit estimer heureuse de l'amour de Deiphobos. Et elle devient sa femme.

Maintenant, plus que jamais, elle court aux murailles. Les autres, recrus de sommeil et de fatigue, dorment lourdement. On entend la pesanteur de leur souffle planer sur l'ombre. La prophétesse Cassandre est enroulée dans ses voiles safranés, la tête sur un bouclier, ses longues nattes noires trainant hors de sa couche

faite de soie pourprée et de roseaux. Des torches brûlent vaguement dans les vastes salles où s'entassaient princes, princesses, chefs et guerriers serrant contre eux leurs épouses aux larges reins. L'haleine du combat se répand encore sur la ville.

Au camp des Grecs, silence et calme complet ; puis quelques remous, puis une immense flamme. Hélène crie ; Hélène appelle ; le camp des Grecs brûle, il n'est plus qu'une flamme qui va se propageant ; elle envahira les nefs. Comment pourront-ils se rembarquer ? Le camp des Grecs brûle ! Les rumeurs rauques de la joie s'échappent du groupe des Troyens debout sur leurs murailles. Le camp brûle. Les Grecs. pourront-ils rejoindre leurs vaisseaux ? Les voici qui, à grand'peine, remontent sur les nefs toutes rouges du feu qu'elles fuient à grands coups d'avirons. Des vociférations, des appels, la clameur de l'épouvante rampent le long des rivages ; les carènes sont au large qui se balancent dans le reflet dont elles s'enguirlandent toutes.

Les Grecs ont quitté le camp, les chars consumés craquent comme des ossements, les chevaux en fuite hennissent de terreur, des morceaux d'arcs et de lances gisent auprès des carquois abandonnés. La fumée va se dissipant et, dans le cercle noir où se dressent des cendres, une forme surgit, gigantesque, pareille à un monstrueux jouet dont on voit étinceler les prunelles. Est-ce l'apparition d'un dieu venu là secourir la horde en détresse ? une image prodigieuse échappée à la main de Jupiter ? Ou plutôt, oui, c'est un cheval, un massif cheval de bois, une bête mal équarrie, haute, et trapue pourtant, une espèce de citadelle ingénue.

Les Grecs l'ont laissé là. Certes trop lourd, ce trophée, qui devait leur être cher, n'a pu être emporté dans le désordre de tout à l'heure. Eh bien ! pourquoi les Troyens ne s'en empareraient-ils pas ? Déjà leur foule avide s'est jetée dans le camp abandonné pour procéder au pillage ; déjà sur ce monstre bien construit ils portent la main. Qu'on le fasse entrer dans la ville ! disent les uns. Les autres crient :

— Par Zeus, craignez quelque stratagème. Qu'on amène le cheval ! Un homme caché derrière la bête, et qui avait les mains liées, a assuré que, gardien de ce cheval, il le sait consacré à Minerve. N'irritons pas la déesse en lui dérobant ce qui lui était destiné. A Minerve ? Portons dès l'aube le cheval au temple de Minerve. En attendant, réjouissons-nous. Que le vin coule, qu'on mange et qu'on boive, tandis que le cheval sacré, notre hôte pendant

cette nuit, darde son ombre immense sur les pierres qui mènent à l'escalier du palais de Priam !



Ivres de joie et de sécurité enfin conquise, les Troyens se précipitent dans les temples pour remercier les dieux qui les ont enfin délivrés des Grecs. Les Grecs sont partis ! Leurs carènes voguent sur la mer et, à présent, les Troyens peuvent respirer en paix. Demain, on célébrera, en l'honneur de Minerve, des sacrifices sans nombre. Ce soir, la joie doit régner et la liesse. Et, brûlant d'ardeurs trop longtemps contenues, le peuple se rue au plaisir.

Parmi l'exaltation, le tumulte, à grand'peine roulé, glissant sur cordes et poulies, le cheval a pénétré dans Troie en fête. Après l'avoir considéré, tâté, houspillé, salué, arrosé de vins et de la lueur des torches, on l'abandonne à la garde d'un seul archer. Celui-ci a partagé la méfiance de ceux qui hésitaient à accueillir le cheval, le singulier cheval à l'air stupide et empêtré et qui dardait sur tous le regard trop brillant de ses yeux de pierreries. Idole baroque et fruste, il jetait à présent son ombre difforme sur les pierres de la grande cour. Les princes étaient prêts à se disperser.

Tout à coup, l'archer croit entendre un souffle s'échapper de l'immense machine. Il se retourne, il tressaille. Mais non ! il ne s'est pas trompé. Quelque chose a bougé dans ce ventre piteusement gonflé, et cependant, plus que jamais, l'animal paraît idiot. Tant pis ! il peut cacher quelque ruse. Avec ces Grecs, tellement plus habiles, en somme, que les Troyens, ces Grecs si ingénieux et si rudes, sait-on jamais ?



Pris aux joyeuses clameurs qui montent de toutes parts, l'archer abandonne son anxieuse vigie. Le cheval reste seul. Seul, ou plutôt seul avec une seule. Car, légère, avide, titubant aux remous de sa curiosité et de son émoi, Hélène a, pendant quelques instants, quitté l'amoureux Deiphobos qui, lui, pour rester auprès d'elle, avait refusé de se rendre avec ses frères et sœurs, au repas formidable dont on entendait les rumeurs. Hélène, doucement, pose sa main sur le flanc inerte du cheval et ses pieds d'argent sur son large sabot de bois.

Dieu ! quelle crinière mal façonnée et, dans ces orbites démesurées, ces luisantes pierres arrachées à des colliers de femmes ou qu'Agamemnon portait sur sa poitrine. Ces pierres, elle croit les reconnaître, comme aussi celles qui ornent le frein inutile. Elle rit un peu de la naïveté de tout cela, naïveté qu'elle re-

doute. Elle se souvient d'Ulysse, de ses merveilles et amicales stratégies, lorsque, recevant des étrangers à Ithaque, il les conviait à des jeux inventés par lui. Ulysse, cet amuseur grossier et subtil, éleveur de pourceaux, qui avait les allures d'un guerrier et d'un saltimbanque ; Ulysse, danseur prestigieux ; Ulysse, le premier au tir à l'arc ; Ulysse, enfin ! Mieux inspirée que lorsque, tout à l'heure, elle chan-

le sentant faiblir, avait étranglé en lui appliquant sa vaste main sur la bouche. Hélène, déçue, s'éloigna. Avait-elle été sincère en parlant ainsi aux Grecs, ou bien voulait-elle sauver Troie menacée, Troie condamnée déjà et qui criait au loin son plaisir ? Qui le saura jamais ? Peut-être elle-même ne s'en est-elle pas doutée. Prompte, n'ayant plus rien à faire en bas, Hélène remonta dans sa chambre haute



La Colère d'Achille.
D'après Coyvel et Audran.

(Tapisserie des Gobelins.)

taut, Hélène s'approche tout près de la bête et, distinctement, de toute la force de sa voix, s'écrie :

— Ulysse, Pénélope, Télémaque aux larges épaules, Ajax, te souviens-tu du jour où tu nous accueillis, Ménélas et moi, dans ton palais qui sentait les cerfs égorgés et le cytise ? Diomède, nous avons ensemble cherché en Thessalie la retraite décorée de peaux d'ours où nous attendait le centaure velu. Je suis Hélène. Ne craignez rien de moi ! Je porte dans mon cœur le désir de me revoir parmi vous auprès de Ménélas que je chéris toujours. Erreur, fatalité, que ma fuite ; erreur, fatalité, que mon séjour chez les Troyens. Répondez ! Je me tairai ! Faites un signe pour qu'Hélène sache enfin si l'heure de la délivrance est là pour elle. (*Applaudissements.*)



...Un rien remua qui parut à Hélène transitoire, impondérable. C'était la mort d'un homme, d'un de ses compagnons, qu'Ulysse,

où elle trouva Deiphobos qui l'attendait... Et puis celui-ci s'endormit, tandis que son épouse, l'oreille tendue, écoutait...

Les Troyens, enfin, se laissèrent aller au sommeil. Le silence, un silence d'abîme, un silence effroyable s'établit sur la ville. Soudain, des cris sans nom retentirent. Hélène se dressa. Ah ! la chose abominable est faite, l'horreur advient. Les Grecs, cachés aux flancs du cheval, sortent. On entend contre le bois le heurt de leurs cuirasses ; d'autres, répandus aux aguets autour de la ville, affluent. On leur ouvre portes et escaliers. Le massacre commence.

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ;
Songe aux cris des vainqueurs ; songe aux cris
[des mourants
Sous le fer étouffés, dans la flamme expirants.

La tuerie atroce s'acharnait. L'ombre, la lueur de quelques flambeaux aux mains des assaillants rendent plus affreuse la mêlée sans

issue. Reine, princesses, vierges, femmes, traînent leurs gémissements et leurs vaines supplications. Hélène n'a pas bougé. Assise sur la couche, à côté de Deiphobos qu'elle maintient d'une main pour l'empêcher de sortir et de se perdre en une résistance vaine, Hélène attend. Ce geste était familier à sa vie tout

jours : une main vigoureuse l'entonce. Ménélas est devant eux, ruisselant d'une écume sanglante, beau dans son délire de tuerie et de vengeance, Ménélas arrivé à son but, enfin. Il va punir ; le châtement est là, terrible. L'épouse sourit. L'amour, la mort ? De l'amour ou de la mort, qui voudra d'elle ?



Cassandra, fille de Priam, célèbre par sa beauté, ses malheurs et son art de prédire, s'était réfugiée dans le temple de Minerve, pendant le sac de Troie.

Tableau de Rubens.

entière. L'attente, n'était-ce pas là l'image de son existence dans laquelle survenaient tant de miracles et tant de maux ?

Hélène attend. Qui donc, grands dieux ? Et quoi encore ? La mort ou l'amour ? l'une des deux forces primordiales qui sont tout le destin : l'amour, la mort ! Les dés, une fois de plus, jouent sur la pierre sonore dans le bruit des chevaux, des armes, fracas familier à ses oreilles. Une buée de sang empêche l'aurore de se montrer sur la ville à moitié détruite. Priam est égorgé. Pour flétrir Cassandra, Ajax a violé l'autel de Minerve. Les abominations s'enchaînent aux abominations. Hélène attend. Deiphobos, pâle et hagard, s'appuie à la blonde et divine tête de son épouse. Hélène attend.



Soudain, la porte massive frémit de tout son

Ménélas, d'un seul coup d'épée, tue Deiphobos en criant :

— Périss, frère lâche du lâche Pâris !

Hélène sourit. Ménélas veut lever le glaive sur elle. Mais il voit ce sourire ; il voit les yeux sans limite, les longs cheveux déroulés comme un chemin d'or par où s'enfuit sa soif de vengeance et montent, touffus, ses désirs. Il voit la divinité de la femme qui l'accueille et, prenant Hélène par la main :

— Fille de Zeus, dit-il, suis-moi. O reine, nous retournons à Sparte et dans notre palais ! (*Vifs applaudissements.*)

Mesdames, mesdemoiselles, je vous ai, au début de cette conférence, demandé de vous imaginer en son intégrité fabuleuse la distance qui nous sépare des temps homériques, de cette ère qu'un halo de fable entoure et d'où nous

avons vu surgir Hélène. Je vous invite, à présent, à battre un record et à vous juger tout près de la divine épouse de Ménélas et de Pâris. Ou, plutôt, transportons-la parmi nous, afin de lui assigner la place qui lui appartient dans ce monde moderne qui l'admet et comme symbole, et comme vivante figure.

Nos foules elles-mêmes la reconnaîtraient sous les traits peut-être d'une royale madame Bovary et cent fois plus ennuyée que l'autre. La province où s'étiole Emma peut-elle opprimer une âme de femme qui se juge promise à de belles destinées plus que n'engourdissait celle d'Hélène la présence de Ménélas. le train de vie monotone de son palais, ses servantes, lisez : ses voisines ou filles d'honneur, toujours armées d'une aiguille et d'un fuseau? Ménélas, épris de chasse et de chevauchées, sentait tantôt le cerf égorgé, la meute, tantôt l'écurie. Et Pâris arrive parfumé des baumes asiatiques dont le baigna une Aphrodite soucieuse de le rendre invincible. En fallait-il autant, et les récits qui le précédaient et l'oisiveté de la Tyndaride, pour faire aboutir l'aventure rêvée par la fatalité?

Le monde homérique, tel que nous venons de le décrire, transpose en vie matérielle la vie de l'âme. Il prolonge nos rêves et leur donne corps. Les monstres magnifiques ou terribles qui le traversent : centaures, chimères, cyclopes, satyres, ne sont que créations devenues quasi humaines. L'immense animation de la pensée et du cœur humains et leurs passions prennent corps : celles de la nature, de même. Le fleuve devient vieillard tranquille ou jeune guerrier ; le feuillage, dryade ; les vagues, néréides. Roi de la terre et des cieux, l'homme se multiplie, prend la forme de leurs prodiges ; l'impérialisme psychique s'empare des phénomènes tangibles et les rend voisins de nous plus encore que ne le veulent l'imagination et l'univers. Ainsi, nous les verrons se revêtir de notre chair et jouer dans le réel le rôle que nous leur donnons aujourd'hui dans l'infini.

Pour nous, accident de nos pensées, atmosphère où nous nous transportons de façon consciente, le lyrisme est, pour la Grèce antique, un état de constante réalisation. Une agissante fantaisie chez eux renouvelle sans cesse le geste qu'au plafond de la Sixtine Michel-Ange impose au Créateur. De toute argile cette fantaisie tire l'homme avec ses craintes, ses férociétés, ses désirs ; l'homme qui ignore refoulement et limites et que rien ne sépare ni du chaos dont il sort, ni de l'infini qu'en tous lieux il porte avec lui.

A la faveur de cet enrichissement de leur

personnalité, le héros, les dieux homériques échappent à l'étroitesse des conditions individuelles. Ils vont jusqu'au bout de leurs instincts, les pires comme les meilleurs. Le monde ainsi compris s'élargit à mesure et devient plus varié, et surtout plus délectable que le nôtre. Comblé d'images, il rend instantanément sensible ce que nous appelons métaphore et



M^{lle} Hélène Vacaresco.

(Studio Manuel frères.)

ce qui, pour lui, devient sur-le-champ chose palpable et palpitante. En un mot, ils vivent l'image et, dès qu'ils la conçoivent, se mêlent impérieusement à la réunion synthétique des éléments divers qu'elle représente.



Une amitié étroite unit Hélène, princesse fragile, au sauvage Chiron, centaure redouté, qu'elle adore, puisqu'il la transporte à travers forêts et ravines. Image, me direz-vous, mais image vécue, le centaure est un homme, un animal aussi. Cette amitié-là saisit Hélène au seuil de l'adolescence, alors que tout vivant goûte éperdument la nature dont les sèves, la chaude étreinte, le fol épanouissement sans brides se révèlent sous les traits du monstre ardent qui tient en soi le double instinct de la bête, heureuse au bruit mouvant des branches, et de l'être humain ému et pénétré par ce bruit.

Jupiter, sous l'aspect d'un cygne, aime Lédæ. Ce cygne n'est-il point la pensée elle-même de la femme qui appelle l'amour, pensée née dans la pureté d'un songe et que la foudre, soudain, change en dieu ravisseur ? Héléne elle-même devient ainsi une créature de faiblesse et de puéril orgueil. Folle de sa propre beauté, des éloges qui l'entourent, Héléne n'est-elle point femme, et dans la plus forte acception de ce mot : femme, parce qu'elle jouet de la fatalité et parce que se glorifiant de l'être, femme de par la faiblesse, femme, enfin, par l'éternel enjeu qu'elle représente ? Thésée et Pirithoüs font dépendre son sort du roulement de leurs dés, Pâris et Ménélas du combat singulier qu'ils se livrent et, au dernier moment de son séjour à Troie, la fatalité est là, toujours, qui hésite, alors que, sur la couche de Deiphobos, Héléne attend de son premier époux un coup d'épée ou le pardon. Et que serait Héléne de nos jours ? Une simple femme. De même qu'un très grand nombre

parmi les femmes d'aujourd'hui, qui agiraient exactement de la même façon que la fille de Zeus.

Le gouffre qui nous sépare du monde épique où Homère a placé ses légendes n'est pas infranchissable. Ce monde tient tout entier dans le mystère qui rendait vivantes les fables tandis que nous, nous ne savons rien tirer de fabuleux de la vie. (*Longs et chaleureux applaudissements.*)

HÉLÈNE VACARESCO.

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, vous allez, à présent, goûter un plaisir très profond et très particulier. De sa belle voix, avec cet art qui l'a rendue chère à tous et célèbre, M^{me} Jeanne Delvaire va vous dire *L'Enlèvement d'Européia* de Leconte de Lisle, et unir son beau talent à celui de M. Donneaud pour vous réciter quelques poèmes. (*Applaudissements.*)



Poèmes dits après la conférence, par M^{me} Jeanne Delvaire
et M. Maurice Donneaud, de la Comédie-Française

L'ENLÈVEMENT D'EUROPÉIA

La montagne était bleue et la mer était rose.
Du limpide horizon, dans l'air tout embaumé,
L'aurore, fleur céleste, et récemment éclosé,
Semblait s'épanouir sur le monde charmé.

Non moins roses que l'aube, au bord des vastes
[ondes,

Les trois Vierges, avec des rires ingénus
Laisant sur leur épaule errer leurs boucles
[blondes,
Se jouaient dans l'écume où brillaient leurs
[pieds nus.

Le sein libre à demi du lin qui les protège,
Une lumière au cœur et l'innocence aux yeux,
Et la robe agrafée à leurs genoux de neige,
Elles allaient, sans peur des hommes et des
[dieux.

Voici qu'un grand taureau parut le long des
[côtes,

Grave et majestueux, ayant de larges flancs,
Une étoile enflammée entre ses cornes hautes
Et des éclats de pourpre épars sur ses poils
[blancs.

Le souffle ambrosien de ses naseaux splendides
L'enveloppait parfois d'un nuage vermeil
Tel que la vapeur d'or dont les époux kronides
Abritaient leur amour et leur divin sommeil.

Il vint, et dans le sable où l'écume s'irise
Se coucha, saluant d'un doux mugissement
Le beau groupe immobile et muet de surprise,
Et caressa leurs pieds de son museau fumant.

Or, le voyant ainsi prosterné, l'une d'elles,
Dont l'œil étincelant reflétait le ciel bleu,

[belles,
Plus jeune, et la plus belle entre les trois si
S'assit sur ce taureau superbe comme un dieu.

Tandis qu'elle riait dans sa naïve joie,
Lui, soudain se dressa sur ses jarrets de fer,
Et, rapide, emportant sa gracieuse proie,
En quelques bonds fougueux s'élança dans la
[mer.

Les deux autres, en pleurs, sur les algues ma-
[rines
Couraient, pâles, les bras étendus vers les flots,
Suppliaient tour à tour les puissances divines
Et nommaient leur compagne avec de longs san-
[glots.

Celle-ci, voyant fuir le doux sol d'Hellénie,
Se lamentait, tremblante : « Où vas-tu, cher
[taureau ?

Pourquoi m'emportes-tu sur la houle infinie,
Cruel ! toi qui semblais si docile et si beau ?

» Vois ! La mer est stérile et n'a point de prairies
Ni d'herbage odorant qui te puisse nourrir.
Hélas ! J'entends gémir mes compagnes chéries...
Reviens ! Ne suis-je pas trop jeune pour mou-
[rir ? »

Mais lui nageait toujours vers l'horizon sans
[bornes,
Refoulant du poitrail le poids des grandes eaux
Sur qui resplendissait la pointe de ses cornes.
A travers le brouillard qu'exhalaient ses na-
[seaux.

Et quand la terre, au loin, se fut toute perdue,
Quand le silencieux espace Ouranien
Rayonna, seul, ardent, sur la glauque étendue,
Le divin taureau dit « O Vierge, ne crains rien.